

L'histoire de l'Arménie retracée à travers sa fureur de l'écriture

A la Vieille Charité de Marseille, une exposition sur un peuple forgé par sa passion du signe

Marseille
Correspondant

Des enluminures sur fond d'or, des écritures dont les lettres sont formées avec des dessins d'oiseaux ou de poissons, des caractères « de fer », alignés comme à la parade, des lettres cursives, des inscriptions maladroites et des traductions érudites : avec ses objets disparates, dont certains d'une époustouffante beauté, l'exposition « Arménie, la magie de l'écrit » raconte l'histoire d'un peuple qui a partout laissé traces et signes de son amour de l'écriture.

Que ce soit sur le territoire historique et toujours disputé de l'Arménie, sur celui, plus éphémère, du royaume de Cilicie (sud de la Turquie), ou dans les grands lieux de sa diaspora, tout donne prétexte à écrire à un peuple réuni par sa religion et son écriture, forgée au V^e siècle par Mesrop Machotots, premier traducteur de la Bible en arménien.

Dans une salle de l'exposition, quatre objets voisins montrent combien « la fureur d'écrire » a travaillé les Arméniens de toute condition. On y voit d'abord le plateau de Djoulfa, du nom d'une ville historique du premier royaume, orné d'animaux fantastiques, de signes du zodiaque et de motifs floraux, sur lequel on peut lire cette inscription : « A la date de 926, le maître Kourdchi fabriqua cette table de ses mains. »

En face est exposé un couvercle de puits venant de Jérusalem, sur lequel est gravé un long texte. A côté un lutrin provenant d'une église d'Ani est couvert d'ornements raffinés et signé du « menuisier Avétik, fils d'Harout ». Les parchemins ouverts dans la vitrine adjacente rappellent enfin qu'on peut littéralement lire l'histoire de l'Arménie en déchiffrant ses recueils de textes sacrés, dont la provenance et la fonction sont toujours précisées. Car c'est une



Un rideau d'autel en laine de 1735. 270x593 cm. EREVAN, MUSÉE D'HISTOIRE

habitude arménienne, aussi ancienne que durable, que d'inscrire sur un objet, sacré ou profane, qui l'a fait et qui l'a commandité. Et si l'objet change de main, son nouveau propriétaire met un point d'honneur à y ajouter son propre nom.

Inscription ornithomorphe

Et c'est l'émotion, tenace, que provoque cette exposition qu'il est bon de parcourir avec un guide traducteur : ces lettres et ces phrases venues de si loin évoquent les mains et les pensées de l'être disparu qui les a gravées, dessinées ou peintes. On est aussi troublé par quelques objets d'une tendre beauté, comme cette pierre de cheminée anthropomorphe, représentant une femme aux traits schématiques, tête ronde, longue robe conique à la manière des vierges espagnoles ou proven-

çales et sur les bords de laquelle court une inscription ornithomorphe (en forme d'oiseau).

Quelques objets, montrés ici pour la première et probablement dernière fois de leur histoire, rappellent combien celle des Arméniens fut riche de drames, d'exil et d'inventivité. L'évangile de Lemberg, chef-d'œuvre de graphie et de miniatures peintes au XII^e siècle, est parti de Cilicie vers la Crimée, la Silésie et bien d'autres contrées où vivaient des Arméniens. Il arriva dans une bibliothèque de Lvov (Pologne), pillée durant la seconde guerre mondiale par les nazis et les Soviétiques.

Cachée par un moine bénédictin près de Cracovie, cette bible mythique était considérée comme perdue avant que des arménologues ne la retrouvent par hasard – et qu'elle retourne illico

dans le giron du primat de Pologne, peu prêteur. Les amateurs de cartes apprécieront un autre chef-d'œuvre, la *Tabula Chorographica Armenica*, où figurent tous les établissements religieux arméniens d'Asie mineure en 1691, année où elle fut commandée par un diplomate bolognais. Cette merveille de précision et d'imagination a été retrouvée à Bologne en 1991 et ne devrait plus jamais sortir des archives de la ville italienne. ■

MICHEL SAMSON

Arménie, la magie de l'écrit. Musée de la Vieille Charité, Marseille. De 11 heures à 18 heures, fermé lundi. Visites guidées samedi, dimanche et mercredi, à 15 heures. Jusqu'au 22 juillet. 5 €. Catalogue édité par Somogy/Éditions d'art avec l'aide de la Maison arménienne de la jeunesse et de la culture de Marseille, 49 €.

Les choix du « Monde »

Musique

Tribute to Hammond

PARIS. Lorsque des passionnés de jazz entendent rendre hommage à l'orgue Hammond, marque légendaire choisie par les plus grands artistes, ils organisent un festival où amateurs et professionnels se rencontrent. Pour cette septième édition, le Salon de l'orgue Hammond, parrainé par l'Organiste aux pieds nus, Rhoda Scott, débute le dimanche 24 juin dès 14 heures par de nombreuses animations, concours. A partir de 18 heures, des concerts seront proposés. *Lycée René-Cassin, 185, avenue de Versailles, Paris-16^e. Dimanche 24 juin, à partir de 14 heures (concerts à 18 heures). Entrée libre.*

Théâtre

3^e festival Premières des jeunes metteurs en scène européens

STRASBOURG. Onze spectacles venus d'Allemagne, de Belgique, de Bulgarie, d'Espagne, de France, d'Italie, de Pologne et de Rou-

manie seront présentés dans différents lieux de la ville du 14 au 17 juin pour faire connaître de jeunes metteurs en scène, juste sortis des écoles ou dans les premières années de leur pratique professionnelle.

Festival Premières. Le Maillon. Parc des expositions, place du Wacken. Tél. : 03-88-27-61-81 ou TNS, 1, avenue de la Marseillaise. Tél. : 03-88-24-88-24. De 5,50 € à 10 €. Navettes gratuites.

Danse

« La Face cachée », de Maria Kiran

PARIS. La jeune et aventureuse danseuse de bharatanaty Maria Kiran présente son nouveau récital *La Face cachée* autour des héros et héroïnes des mythologies indiennes. Celle qui a fait de la géométrie une épreuve de grâce, comme tout virtuose de ce style traditionnel, développe un talent de comédienne suave pétri d'un esprit contemporain volontaire mais respectueux. *Théâtre des Abbesses, Paris-18^e. Jusqu'au 16 juin. 20 h 30. Tél. : 01-42-74-22-77. De 12 € à 23 €.*

Lee Ufan, un ascète de l'extrême

Le Coréen expose à la Biennale de Venise

Arts

Venise

Envoyé spécial

Le Palazzo Palumbo Fossati est un de ces palais vénitiens ténébreux à l'architecture compliquée, où l'on glisse de salle en salle et en corridor sous des plafonds peints, sur des sols vivement colorés, le long de murs décorés de stucs et de glaces. Autrement dit, c'est le genre d'endroit où il peut être plaisant de présenter de l'art ancien ou des œuvres d'aujourd'hui à condition qu'elles ne refusent ni la figure ni l'ornement.

La peinture de Lee Ufan est d'un ascétisme extrême : quelques larges touches de gris – souvent une seule – posées sur des toiles blanches de grand format, parfois disposées en diptyque ou triptyque. Sa sculpture ne connaît que deux matériaux, des blocs de pierre tirés de torrents ou de moraines et du fer, en plaques rectangulaires ou en tiges. Lee Ufan, né en 1936 en Corée, a été, à partir de 1969, l'un des maîtres du mouvement Mono-Ha au Japon, qui est la version extrême-orientale du minimalisme – une création épurée qui appelle la contemplation et le silence. Ses toiles immaculées marquées d'une forme décentrée sont devenues le symbole même de cette esthétique, qui se place à l'opposé de tout baroque et de toute surcharge.

Qu'il expose dans le Palazzo Palumbo Fossati paraît a priori une contradiction absurde. Et c'est l'inverse qui se produit : une leçon d'intelligence dans le dispositif créé par l'artiste, des harmonies inattendues visuelles et tactiles qui se révèlent, une audace sereine. On le sent dès l'entrée : l'artiste a métamorphosé la petite cour intérieure en jardin de graviers blancs et y a disposé la première de ses sculptures de granit érodé et de fer. L'espace exigu et enfoncé entre des murs et un escalier semble alors s'ouvrir.

Dans les salles, Lee Ufan a fait placer des cimaises blanches en avant des murs, mais il en a déterminé la hauteur de telle façon que moules et ors demeurent visibles : entre leur surabondance et la sévérité dépouillée de ses peintures, une étrange relation se crée. Si l'exposition se nomme « Resonance », c'est parce qu'une improbable complicité se noue entre l'œu-

vre et le lieu. Elle éclate quand l'artiste intervient directement sur le mur, au fond d'une sorte d'alcôve surmontée d'une boiserie découpée et ornée. Le signe aux différents gris réunis en un seul geste en est magnifié.

Brutalité minérale

Même dialogue avec les sculptures. Lee Ufan a choisi des granits entre ocre et rose dont les volumes et le grain poli par l'eau jouent avec les sols d'origine. Il les a éclairés selon des angles tels que des fantômes de visages ou de fleurs se projettent à l'entour. Ce sont des pierres non travaillées, des fragments de la nature. Placées à l'intérieur de ces chambres, elles pourraient opposer leur brutalité minérale à l'architecture, de même que les tableaux gris et blanc pourraient opposer leur pureté au décor.

Au lieu de quoi, les unes et les autres apparaissent comme des symboles de la naissance de l'art, comme des appels au surgissement d'un art qui revienne à ses gestes les plus élémentaires pour retrouver l'intensité d'expression universelle qu'il perd quand il tombe dans l'excès de savoir-faire et de complication. Placée au centre de Venise, l'œuvre prend valeur de démonstration et d'avertissement : elle invite à préférer l'essentiel aux effets de styles et au spectacle. Bien des artistes présents à Venise méditeraient avec profit la leçon de Lee Ufan. ■

PHILIPPE DAGEN

Lee Ufan, « Resonance ». Palazzo Palumbo Fossati, San Marco 2597, Venise. Du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures. Jusqu'au 21 novembre. Entrée libre.

Le cirque à texte en vedette à La Villette

A Paris, quatre spectacles proposent un genre artistique rare et nouveau

Cirque

Autant le cirque et la danse font naturellement cause commune, autant l'alliance de la piste et du théâtre reste rare et problématique. Pourtant, jusqu'au 30 juin, l'écrivain-acteur-metteur en scène Christophe Huysman, l'acrobate Jean-Baptiste André, les jongleurs Adrien Mondot et Jeanne Mordoj vont se succéder, au parc de La Villette, imposant l'idée d'une écriture de la piste. Ces quatre artistes contemporains se produisent dans le cadre de la manifestation « Des auteurs, des cirques », initiée par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD).

Au Théâtre Paris-Villette, le spectacle *Human (articulations)*, écrit et mis en scène par Christophe Huysman, enfonce le clou d'un cirque à texte qui met l'acrobatie à l'épreuve du mot et de la parole. Succès du Festival d'Avignon 2006, ce spectacle frontal accroche six interprètes à une structure métallique composée de trois mâts chinois, d'une échelle et de deux aiguilles, barres en métal souple propice à un travail d'équilibriste. A l'exception d'un acteur (Christophe Huysman en personne), tous les autres artistes cumulent comédie et acrobatie de la façon la plus piquante et téméraire qui soit.



Le spectacle « Human (articulations) », de Christophe Huysman mixe comédie et acrobatie. MAGALIE FANJAT

Bavarder de façon relativement naturelle avec un partenaire en faisant le cochon pendu à 7 m de hauteur ou haranguer le public en tournant sur une plaque mobile fait surgir un corps insolite. L'exploit physique donne du relief aux mots tout en glissant au fil de la représentation vers une sorte de banalité. Quand tout un chacun s'apostrophe en prenant des postures incroyables et dangereuses, l'extraordinaire devient courant.

A coups de contorsions

Human (articulations) instaure un climat intrigant, entre fantastique et quotidien, que le texte de Christophe Huysman, plutôt

cocasse, accentue. Bâti sur des associations d'idées, sautant du coq à l'âne, il trouve son évidence en dérivant d'un interprète et d'une prouesse à l'autre. Le parti pris d'une mise en scène « circassienne » majore la tendance « philosophie de l'absurde » chère à Huysman en fabriquant un monde spectaculaire burlesque, aussi fuyant et insaisissable que le sens de la vie.

Programmé à l'Espace Chapiteaux, Jean-Baptiste André a repris la première partie de son diptyque *Intérieur Nuit (Le Monde, 27 mai 2004)*. Ce solo d'un jeune homme piégé dans sa chambre en train d'attaquer les murs à

coups de contorsions a désormais une suite intitulée *Comme en plein jour*.

Avec *Convergence 1.0*, programmé au Festival « Off » d'Avignon 2006, le jongleur Adrien Mondot raffine une écriture de l'apesanteur. Accompagné par la violoncelliste Véronika Soboljevski, ce faux solo transporte le spectateur sous une chute de neige, dont les flocons sont des balles virtuelles projetées sur un écran.

La séquence avec une sphère transparente qui semble flotter dans l'air sous les caresses des mains d'Adrien Mondot est un moment de grâce. Il a exigé un an et demi de travail. *Convergence 1.0* rassemble les deux passions de Mondot : le jonglage et l'informatique. Une obsession en ligne de mire : débarrasser le jongleur de ses balles et voir ce qu'il en reste. Un danseur ? ■

ROSITA BOISSEAU

Des auteurs, des cirques. Parc de La Villette, Paris-19^e. M^e Porte-de-Pantin. *Human (articulations)* de Christophe Huysman, Théâtre Paris-Villette, du mercredi au samedi, 19 h 30. Le mardi, 21 heures. Jusqu'au 30 juin. Espace Chapiteaux, du mercredi au samedi, *Comme en plein jour* de Jean-Baptiste André, 21 h 30. Du 13 au 16 juin. *Convergence 1.0* d'Adrien Mondot, 21 h 30. Du 20 au 23 juin. *L'éloge du poil* de Jeanne Mordoj, 21 h 30. Du 27 au 30 juin. Tél. : 01-40-03-75-75. 15 €.

Théâtre de la Ville
DIRECTION GUYARD
PARIS

JEU. 14 JUIN 20H30
AUX ABBESES
chant
Wasifuddin Dagar
Bahauddin Dagar
rudra vina
DHRUPAD INDE DU NORD
31 RUE DES ABBESES PARIS 18
01 42 74 22 77
www.theatredelaville-paris.com